

PREMIER COMIQUE  
DU THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL

Francis Nani  
et Sébastien  
Azzopardi veillent  
en duo aux  
destinées du plus  
beau théâtre  
de Paris, celui du  
Palais-Royal.



*Etranglées par la crise économique, la chute des entrées après les attentats du 13 novembre et la baisse des subventions, plusieurs salles de spectacle privées ont changé de mains ces derniers mois. Mais qu'est-ce qui fait encore courir les directeurs de théâtre ?*

PAR JEAN-LUC JEENER (TEXTE) ET STÉPHANE GRANGIER POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)

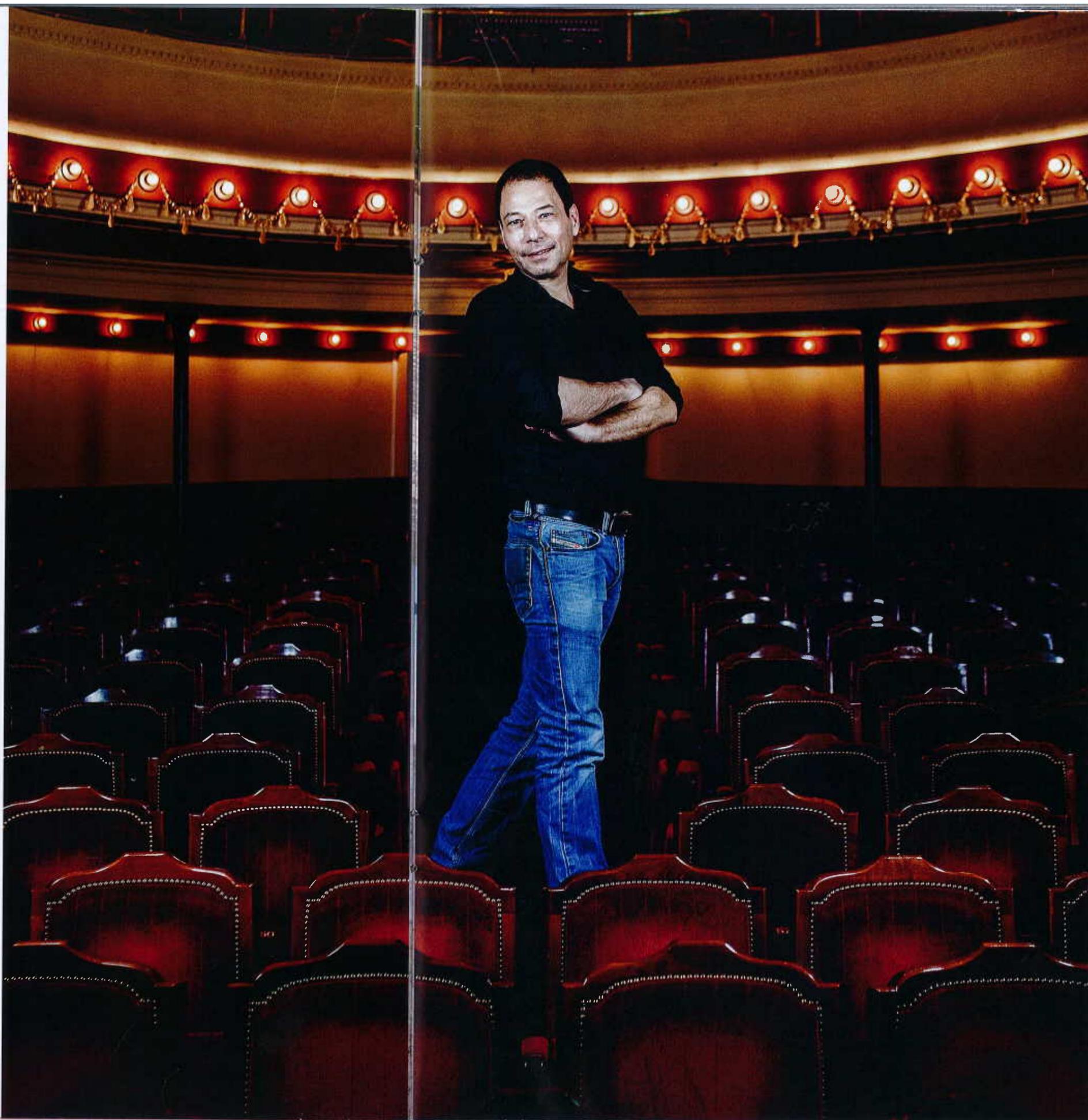
# POURQUOI LE THÉÂTRE CHANGE DE DIRECTION(S)

## QUEL SPECTATEUR N'A PAS RÊVÉ DE DIRIGER LUI-MÊME UN THÉÂTRE ?

**L**ouis Jovet pensait qu'un bon directeur de théâtre est d'abord quelqu'un qui sait balayer un plateau. Une boutade, sans doute, mais qui dit bien que ce métier si fascinant est d'abord un métier d'artisan. Donc un métier prenant et difficile où l'on ne

compte pas ses heures et qui rend toute vie de famille extrêmement délicate. « *J'ai deux filles que je veux voir grandir* », assure Benoît Lavigne, déjà directeur du Lucernaire et qui s'apprête pourtant, avec François-Xavier Demaison, à reprendre, en plus de cette lourde charge, les rênes du Théâtre de l'Œuvre. Directeur de théâtre : plus qu'un sacerdoce ou une passion, une drogue ?

**Quel est, en effet, le passionné, le metteur en scène,** le comédien, l'homme d'affaires, voire le spectateur qui ne s'est pas dit un jour : « *Et si je pouvais diriger un théâtre ?* » L'envie d'être libre, de porter de beaux projets, de faire éclore de grandes œuvres, de révéler tel ou tel artiste, n'est-elle pas effectivement un but de vie magnifique ? Sauf que l'économie des théâtres est bien fragile. Et le désengagement des pouvoirs publics pour l'art dramatique de plus en plus important. Raison pour laquelle beaucoup de théâtres changent de mains depuis quelques mois. Non sans susciter une certaine inquiétude. Ainsi du rachat récent de six salles de spectacle par le PDG de Fimalac, Marc Ladreit de Lacharrière. Que veut-il en faire ? Être propriétaire d'un théâtre, est-ce être directeur ? On l'imagine mal prendre le petit déjeuner avec ses techniciens comme le fait Didier Long, nouveau directeur de L'Atelier, être à la caisse tous les soirs pour recevoir les spectateurs comme Francis Nani au Palais-Royal, savoir changer l'ampoule d'un projecteur comme en avait l'habitude José Valverde à Essaión, s'occuper du papier-toilette, balayer le plateau... En revanche, sans moyens financiers, il n'est pas de théâtre. Comme le disait Laurent Terzieff, « *le théâtre, c'est ceci et cela* ». Être directeur, aussi, c'est ceci et cela.



**L'exigeant et courageux Didier Long a succédé il y a moins d'un an à Laura Pels à la tête du Théâtre de l'Atelier. Comme tous les autres directeurs de salles et les pouvoirs publics, il encourage les spectateurs à revenir au théâtre après l'effet de sidération et de peur post-13 novembre.**

## CERTAINES SALLES NE SURVIVENT QUE PAR LE MÉCÉNAT

« Avant, rappelle avec malice Francis Nani, l'immarcescible directeur du Palais-Royal, les choses étaient simples : les directeurs étaient des femmes et c'étaient leurs riches amants qui leur faisaient ce petit cadeau... Evidemment, aujourd'hui, les choses ont un peu changé ! » Le doyen des directeurs de théâtre fait évidemment de l'humour et les Jovet, Antoine, Baty, Lugué-Poe, Pitoëff, Barsacq et autre Hébertot doivent sourire dans leur tombe. N'empêche : le théâtre français a conservé la tradition d'un certain mécénat qui, seul, permet encore à bien des salles de spectacles de survivre. Mais entre le coût des productions (cela peut aller jusqu'à 350 000 euros pour un spectacle) et la baisse des subventions (moins 25 %, en six ans, par exemple, de la Ville de Paris au théâtre privé), est-ce vraiment tenable ? « Oui, sans doute », répond Sébastien Azzopardi. Enfant de la balle, fils du meilleur ami de Francis Nani (Christian Azzopardi), il a su se faire connaître tout seul avec des spectacles qui ont triomphé dans d'autres théâtres comme *Le Tour du monde en 80 jours*. Le voilà, après la mort de son père, codirecteur du Palais-Royal avec celui qui le tenait dans ses bras quand il était petit. Pour Nani, qui a toujours été sensible à faire entrer son théâtre dans la modernité, c'est une relève familiale et de confiance. Et le garçon connaît son affaire. « Le seuil de rentabilité d'un théâtre comme le nôtre, explique Azzopardi, tourne autour de 15 000 euros par jour et la jauge maximale, selon les spectacles, oscille entre



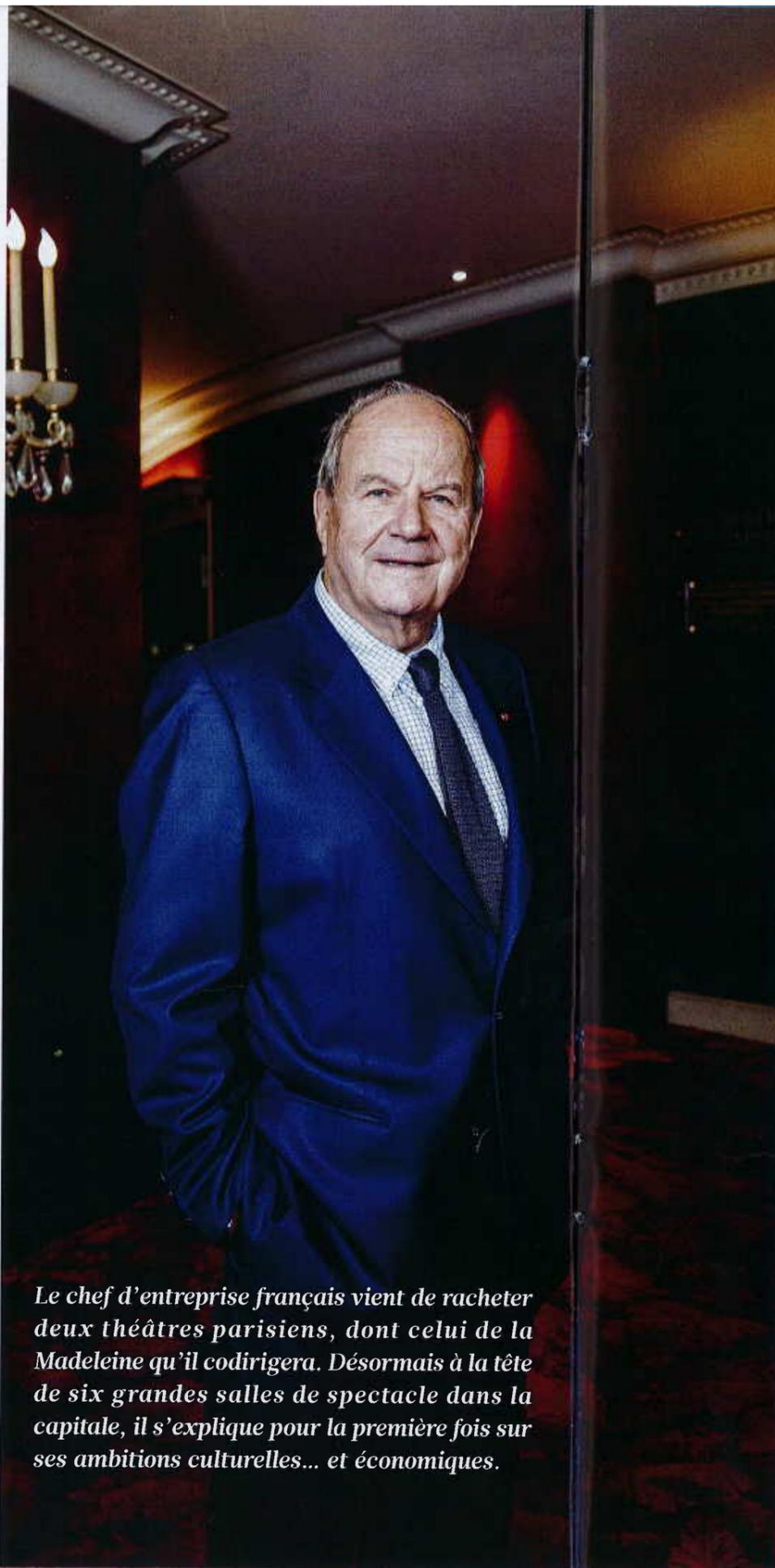
Directeur, avec Laurent Ruquier, du Théâtre Antoine (mais aussi d'autres salles parisiennes), Jean-Marc Dumontet estime compatible programmation de qualité et rentabilité financière.

Chef d'entreprise amoureuse de théâtre, Catherine Develay (page de gauche) a racheté le bail du Ranelagh (Paris XVI<sup>e</sup>) pour réaliser ses rêves. Quitte à perdre de l'argent lors des premiers mois d'exploitation.

## UNE PROFESSION QUI RELÈVE PARFOIS DU SACERDOCE

→ 20 000 et 27 000 euros : c'est dire qu'on ne peut pas faire n'importe quoi ! » Le Palais-Royal n'est pas une petite salle mais il lui faut, comme les autres, réaliser autour de 70 % de la jauge pour rentabiliser un spectacle. Or, seulement une petite quinzaine de théâtres à Paris parviennent à ce chiffre... « Sans compter que les subventions ne cessent de diminuer depuis deux ou trois ans, renchérit Jean-Claude Derry, ancien directeur du Théâtre André-Malraux de Rueil-Malmaison. Et on sait très bien que cette baisse va continuer. Avec de graves conséquences sur la qualité des programmations ». Là réside, parallèlement à l'augmentation vertigineuse du prix des places pour les spectacles qui triomphent, la raison de la multiplication non moins insensée de one-man-show, de spectacles racoleurs, de vedettes choisies pour leur nom et non pour leur talent... Par exemple, un théâtre comme la Gaîté Montparnasse, dont le directeur est pourtant lui-même un auteur passionné, ne présente quasiment plus que des solos. A l'inverse, quand un homme prend des risques, comme Didier Long à L'Atelier, il est bien vite contraint d'arrêter son spectacle. Sa première programmation en septembre, *Danser à la Lughnasa*, a fait un flop retentissant. Or, pour racheter le bail du théâtre avec deux amis financiers, Long a dû se porter garant sur tous ses biens.

**Autre triste exemple : Frédéric Franck.** Cet homme magnifique qui a dirigé plusieurs théâtres comme La Madeleine, et qui est aujourd'hui encore pour quelque temps directeur de L'Œuvre, est ruiné. Les banques l'ont obligé à vendre son théâtre : il avait accumulé un million d'euros de dettes en quatre ans. « Quand j'achète un théâtre, dit-il, c'est pour y accomplir des choses importantes. Je faisais 150 spectateurs de moyenne. Il aurait fallu que je fasse 80 % de remplissage. C'est triste parce que je n'ai pas assez intéressé de spectateurs. Et c'est sans doute un échec, mais un échec dans lequel je peux me reconnaître. » Il part « dans les hauteurs », en quelque sorte. Là où, disait le général de Gaulle, « c'est le moins encombré » ! Difficile, effectivement, de faire plus ambitieux que la programmation de Frédéric Franck qui tentait de jeter un pont entre ce qu'il y a de mieux dans le théâtre public et le théâtre privé. En invitant des metteurs en scène prestigieux comme André Engel, Peter Stein ou Alain Françon, il souhaitait créer « un espace d'exigence dans le privé qui, malheureusement, n'en a pas beaucoup »... C'est raté. Et c'est bien dommage. Mais comme le fait remarquer Jean-Marc Dumontet, directeur, avec Laurent Riquier, du Théâtre Antoine et de salles de spectacle comme Bobino et les Point Virgule : « Frédéric, c'est un homme formidable, mais il n'aime pas l'argent. Moi, ←



*Le chef d'entreprise français vient de racheter deux théâtres parisiens, dont celui de la Madeleine qu'il codirigera. Désormais à la tête de six grandes salles de spectacle dans la capitale, il s'explique pour la première fois sur ses ambitions culturelles... et économiques.*

## MARC LADREIT DE LACHARRIÈRE "JE NE SACRIFIERAI JAMAIS L'EXIGENCE ARTISTIQUE À LA RENTABILITÉ FINANCIÈRE"

**Vous êtes un des grands mécènes français. Est-ce dans un esprit de mécénat que vous avez racheté plusieurs grandes salles de spectacles parisiennes ?**  
**Marc Ladreit de Lacharrière** - Convaincu depuis toujours du rôle fédérateur que joue la culture au sein de nos sociétés, j'accompagne, depuis la création de Fimalac, en 1991, de nombreux projets en faveur du rayonnement culturel français, notamment le Louvre mais également le musée du Louvre à Abu Dhabi, l'Unesco, l'Association des musées méconnus de la Méditerranée ou le Conseil artistique des musées nationaux. Le mécénat culturel et les productions théâtrales procèdent tous les deux du même engagement : le soutien à l'art et à la culture française. Mais l'attitude philanthropique ne peut être confondue avec le fonctionnement d'un théâtre privé. Les acteurs, producteurs ou metteurs en scène participent à une activité économique, le poids de la culture dans l'économie de notre pays le démontre - c'est même un des secteurs qui se développent le plus vite en France.

**Les salles que vous avez acquises conserveront-elles leur spécificité ?**  
Nous avons six salles à Paris, quatre en exploitation : Le Comédia, les théâtres de la porte Saint-Martin et le Théâtre de la Madeleine. Il n'a jamais été question de demander à leurs directeurs, qui sont de grands professionnels, de changer l'affectation de leur salle. De même pour les deux autres salles dont les travaux de rénovation vont commencer : Pleyel et Marigny. Nous voulons faire de ces deux lieux le symbole de ce que la France peut faire de mieux, l'ouverture de Pleyel étant prévue à l'automne 2016.

**Allez-vous interférer dans la programmation de ces théâtres ?**  
C'est mal me connaître ! Depuis la création de mon groupe, j'ai tou-

jours eu des activités « sensibles », comme des journaux (*Valeurs actuelles*, *La Revue des deux mondes*), des instituts de sondages (la Sofres) ou des médias digitaux (Allociné, Purepeople, Pure Médias, etc.). Je ne suis jamais intervenu dans un article, un sondage ou une émission. Je me définis comme un fédérateur de talents, pour tous nos artistes, directeurs de salles de spectacles ou de théâtre, metteurs en scène ou producteurs, et non pas comme un « industriel » du spectacle.

**Les gens du métier s'inquiètent de la mainmise de quelques grands financiers sur les théâtres parisiens...**

Cette crainte peut être ressentie par les acteurs du spectacle vivant qui cherchent leur place dans les mutations que nous connaissons ces dernières années. Je la comprends mais je voudrais les rassurer. Ils n'ont peut-être pas encore perçu notre organisation, très originale, dans ce métier. Notre ambition, notre savoir-faire, est d'accompagner ceux qui nous rejoignent, de leur proposer une vraie dynamique de développement, de leur faire bénéficier des moyens et des forces du groupe afin de faire émerger de nouveaux artistes français. Mais aussi, et c'est essentiel, de leur faciliter leur liberté de programmation : c'est l'atout primordial de nos directeurs de théâtre et de nos producteurs de spectacles. De même, nous n'avons en rien modifié les relations qu'entretiennent les 151 artistes avec leurs producteurs qui nous ont rejoints. Ils continuent à être totalement autonomes chez nous : liberté de choisir leur agent, leur maison de disques, leur spectacle. La force de notre groupe, ce sont les spécificités, les esthétiques de chacun des talents. C'est leur diversité qui fait notre richesse et nous rend si attractifs.

**Les gens de théâtre ont peur que l'Etat**

**et la Ville de Paris se désengagent du fonds de soutien aux théâtres privés...**

Fausse querelle ! Ce serait un comble que plus je m'engage, plus l'Etat et les collectivités locales se retirent. Pour l'instant, nous avons surtout des salles de spectacles et nous sommes parmi les principaux cotisants au fonds de soutien au Centre national des variétés. Avec nos acquisitions, nous espérons l'être un jour pour le théâtre privé.

**L'exigence artistique peut-elle aller de pair avec la rentabilité financière ?**

Tout mon engagement en faveur de la culture et du théâtre est celui de la sauvegarde d'un patrimoine qui me tient à cœur. Je ne sacrifierai jamais l'exigence artistique, la qualité d'un spectacle ou d'une pièce de théâtre à la recherche d'une rentabilité financière à tout prix. Bien entendu, et comme toute activité, les théâtres et les salles de spectacles doivent être bien gérés, ce qui est le cas de nos établissements.

**Diriez-vous que le théâtre est nécessaire à la cité parce qu'il est le seul art qui peut véritablement montrer l'homme à l'homme, le frère humain au frère humain ?**

Je n'opposerai pas le théâtre et les autres créations artistiques. Pour moi, c'est l'art qui est essentiel à l'homme, qui lui donne son humanité. J'ai la conviction que c'est l'art, la culture qui jouent un rôle central dans la construction d'une société plus harmonieuse, plus tolérante, plus juste et plus humaine. Cette conviction m'a notamment conduit à créer la Fondation Culture & Diversité, en permettant à près de 25 000 jeunes issus de l'éducation prioritaire de bénéficier de ses programmes d'accès aux pratiques artistiques et culturelles, et parmi elles le théâtre.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR  
J.-CH. B. ET J.-L. J.



Entouré de sa fille aînée Stéphanie (à gauche) et de la metteur en scène Charlotte Rondelez, Philippe Tesson a pris la tête du Poche-Montparnasse il y a deux ans. Une réussite culturelle... et économique, malgré d'innombrables entraves administratives.

## UN BON DIRECTEUR DOIT AUSSI ÊTRE UN

« j'ai la chance de ne pas aimer l'argent mais de savoir en gagner ! » Vrai que la réussite de cet homme entrepreneur est impressionnante. « J'ai équilibré dès les premières années, assure-t-il. Et, aujourd'hui, même avec le Théâtre Antoine, je gagne de l'argent. » Il y a pourtant dans ce beau théâtre 780 places et une programmation ambitieuse. Certes, il dort peu, sait gérer et travaille beaucoup. Mais comment fait-il ? « Je suis très interventionniste et j'ai une idée très précise de ce que doit être un spectacle. Je suis ravi bien sûr quand le goût du public rencontre le mien, mais ce n'est pas mon premier critère. Mon critère, c'est d'être fier de ce que je fais. » Dumontet fait partie de ceux qui ragent parce que, dit-il, « toutes les salles sont préemptées par de grands groupes qui ne connaissent pas le métier ». Une flèche en direction de Marc Ladreit de Lacharrière à qui il ne prête « aucun projet artistique et de bien mauvaises raisons » (lire p. 61 la réponse du PDG de Fimalac).

Mais si la profession s'inquiète de ces regroupements, c'est aussi et surtout par crainte de voir les pouvoirs publics se retirer du fonds de soutien, la caisse d'assurance qui permet d'éponger le déficit des théâtres privés. Et, effectivement, certains pourraient finir par se demander si c'est le rôle de l'Etat de subventionner même indirectement de riches hommes d'affaires... Réponse de Francis Nani :

« Qu'importe qu'ils n'y connaissent rien s'ils nomment de bons directeurs et font des travaux d'embellissement ! » Dumontet, qui a été journaliste au *Quotidien de Paris*, clame bien haut que c'est ce métier-là qui le comble totalement et qu'il a une chance insensée de pouvoir l'exercer. C'est ce que pense aussi son ex-directeur, notre ami Philippe Tesson, qui a racheté le Poche-Montparnasse. L'occasion d'assouvir un vieux rêve pour un homme qui a derrière lui cinquante ans de critiques dramatiques et mille vies. Etant trois fois par semaine dans une salle de spectacle depuis un demi-siècle, comment ne saurait-il pas ce qu'il faut faire ? Et ce qu'il ne faut pas faire ? Avec un carnet d'adresses bien rempli, la passion chevillée au corps et une connaissance aigüe du métier, il était l'homme idoïne. A condition de bien s'entourer. Il l'a fait, avec sa fille Stéphanie - dont il dit tendrement qu'« elle était déjà toute enfant brûlée par le théâtre » - et la metteur en scène Charlotte Rondelez. « Au bout de deux ans d'exploitation, expliquent-ils, le théâtre ne perd plus d'argent. Acteurs et metteurs en scène ont fait des efforts financiers considérables. Et puis notre programmation n'est pas fantaisiste. Tout ce que nous avons présenté n'est pas toujours conforme à ce que nous souhaitions, mais nous n'avons jamais pris un spectacle à contrecœur. » C'est un fait : des pièces comme *The Servant*, de Robin Maugham, *Les Voisins*, de



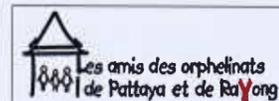
Directeur du Lucernaire, Benoît Lavigne va aussi reprendre les rênes du Théâtre de l'Œuvre avec François-Xavier Demaison.

## BON ENTREPRENEUR

Michel Vinaver, ou *Chère Elena*, de Ludmilla Razoumovskaïa, avec Myriam Boyer, ont obtenu à la fois un succès critique et un succès public. Il devrait en être autant pour *Amok*, de Stefan Zweig, en janvier.

Une réussite qui fait écho à celle de Catherine Develay. Amoureuse de théâtre, chef d'entreprise (elle dirige une société de développement de films), elle louait chaque année la belle salle du Ranelagh pour donner une représentation du spectacle d'amateurs qu'elle jouait. Elle a racheté le bail, bien décidée à servir un métier qui la faisait rêver et des artistes qu'elle admirait. Comme Philippe Tesson, elle a su faire le choix d'une économie raisonnable. Grâce à des comédiens toujours payés au tarif syndical (82 euros) et des locations de salles les jours de relâche, depuis deux ans, enfin, elle arrive à rentabiliser. Tesson a investi beaucoup d'argent (plus d'un million d'euros) pour réaliser son rêve. Catherine Develay, elle, a perdu entre 100 000 et 150 000 euros par an. Mais qu'importe : l'amour et la passion sont là. Pas un théâtre, néanmoins, ne pourrait aujourd'hui se contenter de seules recettes du prix des places. A défaut de bien savoir balayer un plateau, tous les directeurs doivent être désormais des entrepreneurs. Avec la peur, parfois, d'y perdre leur âme...

■ JEAN-LUC JEENER



Fondé par le Révérend Père BRENNAN, CSsR, il y a plus de 40 ans, l'orphelinat de PATTAYA en THAÏLANDE recueille les enfants orphelins, abandonnés ou handicapés souvent dans un état de précarité extrême.

Il leur apporte l'attention, la chaleur humaine nécessaire et lutte contre la prostitution et l'analphabétisme.

Grâce à la Fondation qu'il a mis en place, ces enfants retrouvent dignité et une chance d'insertion sociale.

Parrainez un enfant, dès aujourd'hui, pour seulement 0.80 € par jour! Pour 25 € par mois, vous l'aidez à bâtir son avenir et à sourire à la vie !

Les Amis de l'Orphelinat de Pattaya  
BP 70197 - 06407 CANNES Cedex (France)  
Tél : 33 (0)4 92 98 16 96

OUI Je souhaite parrainer un enfant, je joins un chèque de 25 Euros pour mon premier mois de parrainage. Recevez le dossier de votre filleul par retour.  
Je fais un don pour l'achat de RIZ de : .....Euros

NOM, Mr, Mme, Mlle : .....

Adresse : .....

Code Postal : .....Ville : .....Tél : .....

Consultez notre site internet : [www.orphelinatpattaya.org](http://www.orphelinatpattaya.org)  
CCP 139965A Marseille / Association à but humanitaire, loi 1901  
Don déductible dans le cadre de la législation en vigueur